

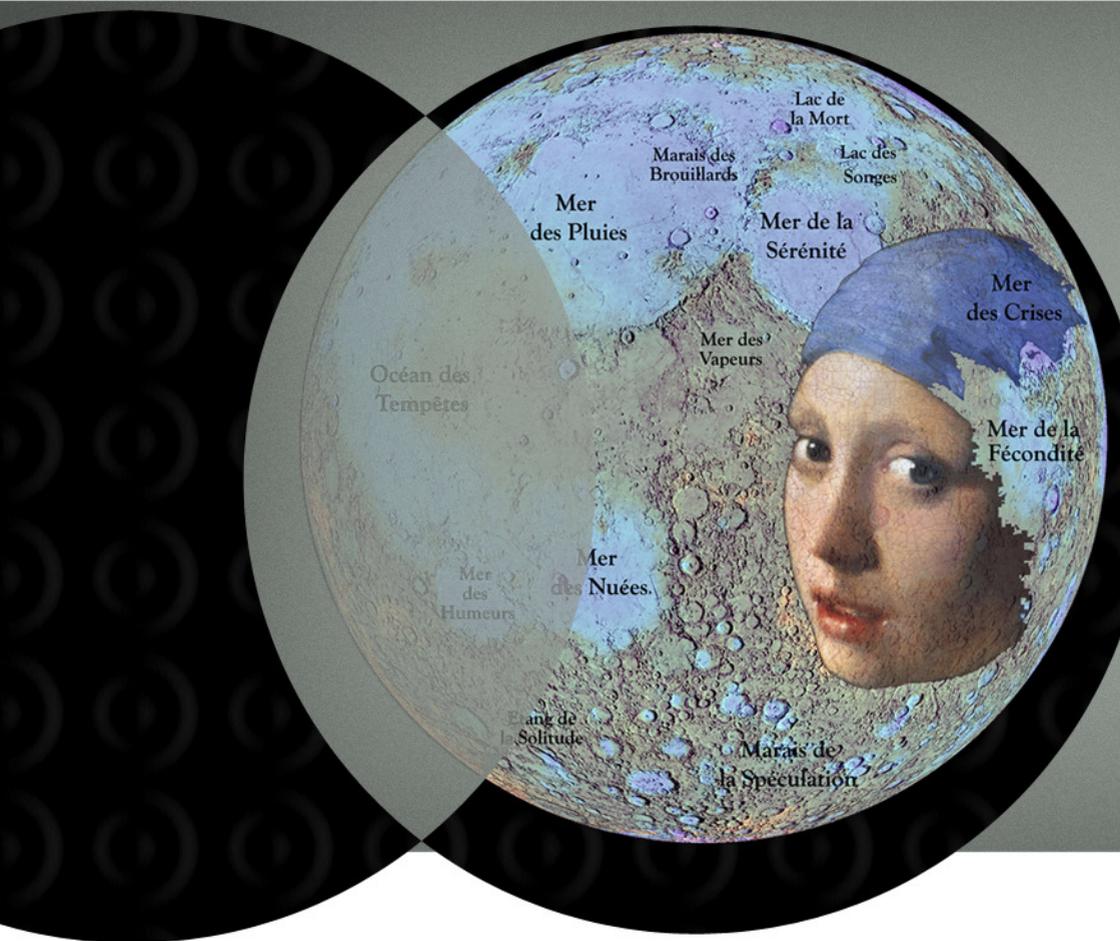
NOUVELLES



COLLECTION
Nouvelles
littéraires

Big Bang

Caroline Cordesse



Editions
Chemins de tr@verse

sur 
Bouquineo.fr

Les héros de ces six nouvelles sont saisis en état de crise, dans ces moments fragiles où les frontières entre le réel et l'imaginaire se brouillent. Une fillette découvre l'injustice ; une mère en détresse se perd dans le monde virtuel ; un jeune

homme se prend de passion pour une voix ; un couple voit ses vacances de rêve tourner au cauchemar... Chacune de ces histoires plonge le lecteur dans l'intimité de personnages en apparence banals, révélant leur humanité et leur complexité à travers les méandres de leur vie intérieure.

Dirigé par
Nathalie Vanmalle
Morgane Burlot

www.bouquineo.fr

Préface de l'éditeur

Les nouvelles de Caroline Cordesse m'ont d'emblée frappée par leur dimension post-moderne, en raison de cette critique de la société actuelle qui transparait au fil du recueil, dans ce qu'elle a d'excessif et aliénant. À travers un cadre simple, concret et défini, on observe une profonde réflexion sur la place du sujet dans le monde d'aujourd'hui. Partant d'une histoire banale l'auteur en arrive à nous révéler toute l'étrangeté de la vie, le tout teinté de fantastique et de poésie. Ce qui nous reste de cette lecture est une ambiance très forte servie par une écriture alerte, parfois légèrement ironique. Le souvenir de narrations décalées qui, au travers de la vision déformée ou non de personnages en état de crise, mettent en avant tous les paradoxes du monde moderne. Ces personnages très finement dessinés et précisément campés nous poursuivent au-delà de la lecture. Ils viennent s'ancrer dans la mémoire du lecteur qui gardera parfois l'étrange impression d'avoir fait de réelles rencontres.

Nathalie Vanmalle

L'auteur

Caroline Cordesse

Depuis le jour où ses yeux d'enfant éblouis ont vu surgir une histoire d'une page écrite, la littérature est devenue la colonne vertébrale de la vie de Caroline Cordesse. Titulaire d'une maîtrise de lettres classiques, elle a enseigné quinze ans comme institutrice, puis comme documentaliste en collège, avec le rêve fou de faire partager à ses élèves sa passion de la lecture. Depuis quelques années, elle se consacre à l'écriture et s'engage auprès du réseau Éducation sans frontières. Mariée, mère de quatre enfants, elle a vécu au Mexique, en Indonésie et en Guyane française.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2010

Isbn 978-2-313-00064-9

Epub 978-2-313-00065-6

Dépôt légal : Juillet 2010

Édition de juillet 2010 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sémard – 75009 PARIS

Photo de couverture : © C. & J.-F. Molino 2010 - Photomontage : Anne Dancer

Conception de la couverture : Anne Dancer à partir de la charte graphique de Claire Sidoli

CAROLINE CORDESSE

Big Bang

NOUVELLES

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

TABLE DES MATIÈRES

<i>L'ODEUR DU TERRAIN VAGUE</i>	9
<i>L'ÎLE FOSSILE</i>	29
<i>HUIS CLOS SUR FOND BLEU</i>	77
<i>PAUVRE BLAISE</i>	88
<i>WISE UN PEU CETTE FOLLE</i>	119
<i>BIG BANG</i>	129

L'ODEUR DU TERRAIN VAGUE

Le terrain vague sent une odeur bizarre. Quelque chose de trouble, qui vous glisse entre les mots, agile et froid comme une couleuvre d'eau. Des relents âcres rôdent autour de formes tordues, calcinées, gisant entre des pierres noircies. Traces d'une vie nocturne insaisissable. Même le feu laisse derrière lui un fumet malsain d'ordures brûlées, un mélange indéfinissable de caoutchouc ou de métal fondu, et d'herbe humide mal grillée.

Remugle louche de vieux chiffons. Odeur aigre de mal lavé, à renifler prudemment, à petit souffle. C'est qu'elle émane peut-être de ces fines crottes de terre que recrache le sol nu, déjections d'une vie mystérieuse...

L'haleine du terrain vague rampe au ras du sol. Lourde des miasmes écœurants des choses qui croupissent. Têtue, tenace. Elle résiste, se cabre, se campe, s'obstine à préserver la trace – de quel inavouable secret ?

Le terrain vague sent une odeur suspecte. Une vague odeur de crime.

De Zohra, on ne remarque que les cheveux, noirs, épais, des cheveux de sauvage. Un fouillis impénétrable de boucles denses dessine autour de sa tête une auréole de points d'interrogation. Personne dans l'école n'a des cheveux comme ceux de Zohra.

Zohra, il faut dire, ne ressemble à personne. Ses mains sont couvertes de fines arabesques brunes qui semblent les dissimuler sous un grillage.

Zohra ne parle à personne. Roseline ne se souvient pas avoir entendu le son de sa voix. Elle est peut-être muette. Ça doit être pour ça que la maîtresse la laisse tranquille au fond de la classe, près du poêle à charbon. Zohra ne sourit pas. Elle a toujours l'air d'attendre. Même dans la cour de récréation. Même quand on joue à l'épervier ou au Palais royal. Elle reste dans son coin, raide comme un piquet, plaquée contre un arbre. On dirait un lézard aux aguets, prêt à se fondre dans l'écorce au moindre signal de danger.

Seule la cloche qui sonne la fin des cours lui redonne vie. Elle fourre en vrac toutes ses affaires dans un vieux cartable de cuir tout griffé et file se poster devant le portail des garçons. Là, elle empoigne au passage quelques gamins ébouriffés qu'elle masse derrière elle, saisit le plus jeune par

la main, une vraie petite maman, et entraîne d'un pas vif le groupe compact qui, passé le coin de la rue, se volatilise.

Il faut croire qu'elle n'aime pas jouer. C'est vrai qu'elle est drôlement grande, presque une jeune fille, elle fait au moins deux têtes de plus que Roseline. N'empêche, les filles du CM2 non plus ne lui causent pas. Zohra, dans l'école, existe à peine.

Sauf le lundi matin, où la voilà un instant projetée au centre du monde.

C'est l'heure de la chasse aux poux.

Les doigts de la maîtresse sont partis à l'assaut. Les élèves, bras croisés sur leur pupitre, observent sagement la scène rituelle qui se déroule sur l'estrade. Leur tour d'inspection est passé : pour une fois, aucun ongle endeuillé à signaler, même l'arrière des oreilles était au garde à vous. Les épaules crispées peuvent se relâcher, la petite boule dans la gorge se ramollit, l'air recommence à circuler doucement. Mais Zohra, c'est une autre histoire. Il faut lui consacrer plus de temps.

Les taches écarlates des ongles défrichent déjà les broussailles. D'un trait, elles tracent des tranchées impeccables délimitant les parcelles à explorer. Les yeux de la maîtresse quadrillent minutieusement la jungle crépue. Il faut s'y prendre à plusieurs fois pour dompter la chevelure rebelle, aplatir sèchement du tranchant de la main les boucles qui s'obstinent à rebiquer. La nuque de Zohra s'affaisse un peu à chaque pression. On ne distingue plus de son visage

que les paupières rabattues vers les cuisses serrées sous la blouse à carreaux. Les mains sont agrippées de chaque côté aux rebords de la chaise où elle se tient assise. Les mollets nus disparaissent dans l'ombre. Ne dépasse que la pointe des godillots de montagne, visiblement trop grands, dont l'épaisse couche de cirage ne parvient pas à maquiller les écorchures profondes du cuir. De la boue séchée dépasse de la semelle, piégée dans les rainures du caoutchouc.

Un geste un peu vif de la maîtresse arrache parfois un gémissement étouffé à la bouche de Zohra.

– Ma pauvre fille, tu m'excuseras, on ne fait pas d'omelette sans casser les œufs. L'hygiène, vois-tu, c'est la base de la civilisation. Vu l'endroit où tu vis, je suis bien forcée de contrôler de près. C'est pour ton bien, après tout ! Et puis, je ne peux pas te laisser contaminer la classe.

Zohra habite un endroit mystérieux, un endroit dangereux sans doute, une jungle peut-être, peuplée de poux et de vermine en veux-tu en voilà. Personne ne sait où ça peut bien être. Personne, à vrai dire, ne s'en soucie vraiment.

Un jour, pourtant, un bruit a couru de bouche en bouche, s'est répandu comme une traînée de poudre. C'est Brigitte qui a allumé la mèche : « Zohra habite au zoo. » Roseline en est restée le souffle coupé. Cette fada de Brigitte, toujours prête à raconter n'importe quoi. On n'habite pas dans un zoo. Avec les zèbres et les zébus. On n'a jamais vu des hommes vivre dans des cages ! Mais si, le père de Roseline a dit que oui, pauvres bougres, voilà ce que ça leur a rapporté de

choisir le mauvais camp, oui, en vrai, il y a des harkis qui habitent au zoo, mais non grosse bécasse, pas dans les cages, on n'en est plus là tout de même, c'est fini, le temps de l'Exposition universelle, non, dans des préfabriqués, comme ceux de l'école. C'est le directeur du zoo, un Pied-noir, qui les a ramenés après l'indépendance. Ils y travaillent comme gardiens, ils s'occupent des animaux, tout ça...

Roseline écoute de toutes ses oreilles : les phrases obscures bouillonnent dans son cerveau, des mots remontent en écume à la surface, Pied-noir, harkis, camp, indépendance, les bulles irisées se condensent pour former une image, un cercle d'Indiens farouches à la longue chevelure flottante, silhouettes dressées sur la croupe de chevaux sauvages, des hurlements tournoient autour d'un chariot renversé où se terrent les colons épouvantés, sous une pluie incessante de flèches enflammées, déjà le chariot s'embrase et... L'image tremblote, l'écran s'éteint subitement, impossible d'imaginer Zohra dans ce western.

Un dimanche, les parents ont emmené Roseline et son frère se promener au zoo. Son père lui a montré, dans un coin, à l'écart du chemin, trois baraques de chantier. Les Harkis, Roseline les a vus : un vieux monsieur, immense dans un long manteau de soldat, avec tout plein de petits rubans de couleur près de l'encolure. Un drôle de gros turban blanc s'entortillait autour de sa tête et son visage brun avait des airs de racine arrachée et laissée sur le bas-côté. Une grosse dame remplissait à la pompe une grande bassine

d'eau. Un foulard brodé d'où s'échappaient des mèches folles, le front cousu par le milieu d'une cicatrice de points bleus, une longue robe bariolée qui blousait à la taille. Il y avait aussi quelques petits enfants aux yeux sombres qui jouaient autour d'une flaque, accroupis sur le sol de terre battue. Mais pas de Zohra.

Roseline observe la maîtresse dressée derrière la chaise, absorbée dans sa tâche. Elle se penche au-dessus de son terrain d'exploration, mais on voit battre les trous noirs de ses narines parce qu'elle a la tête légèrement relevée vers l'arrière. Comme si elle se retenait de respirer. Par moments, un soupir lui échappe, elle fronce les minces traits de crayon qui font ressembler ses sourcils à des accents circonflexes. Puis elle hoche la tête d'un air miséricordieux en regardant ses élèves, comme pour les prendre à témoin. Les enfants lui rendent avec empressement un sourire complice, flattés de partager avec elle un secret sans bien savoir en quoi il consiste.

Roseline sent le sourire qui colle à ses lèvres tel une fausse moustache. Elle a un peu mal au cœur. C'est ce fichu bol de lait qu'on l'oblige à boire au petit déjeuner. Pour son bien.

Petit Jésus qui n'existe pas, faites que ce soit fini, que les leçons commencent.

Aujourd'hui, lundi, il y aura d'abord la leçon de morale, elle aime bien, la maîtresse raconte des histoires émouvantes,

où des gentils au cœur pur triomphent des méchants qui se ratatinent dans l'ombre, honteux de leur propre méchanceté.

Ensuite, sa matière préférée, analyse logique. Roseline éprouve un sentiment délicieux de puissance à découvrir l'ordre secret qui gouverne les phrases. Chaque mot a sa nature et sa fonction bien définie. Il suffit d'apprendre à les reconnaître. Rien ne lui procure autant de satisfaction que de découvrir la nuance subtile qui distingue un complément de manière d'un complément de moyen, la cause et la conséquence. Le monde a un ordre clair et tranché. Le monde a ses raisons, que la maîtresse nous enseignera si nous sommes attentifs, pas comme cette pauvre Zohra qui s'endort souvent sur son bureau et rend toujours des devoirs qui sont de vrais torchons. « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ! » soupire immanquablement la maîtresse en levant les yeux au ciel.

Les yeux de Roseline dérivent vers la fenêtre. La pluie a cessé. De grandes coulures se fraient des chemins improbables sur la surface extérieure de la vitre.

Elle suce son doigt et dessine un grand soleil sur la vitre, histoire de conjurer le mauvais temps. L'empreinte humide révèle le voile diffus de poussière de craie qui saupoudre uniformément la vitre. De l'autre côté du cercle lumineux, le terrain vague semble plongé dans la torpeur.

Le terrain vague sous la pluie prend des airs de marécage primordial. La brume estompe les contours. Au loin, des amas gris sombre évoquent des souvenirs flous de constructions, de simples illusions nées d'une condensation plus serrée. Tout l'espace est affecté de nébulisation. L'absence de ligne verticale – arbre, pylône – où s'agripperait le regard, ajoute à sa dissolution. Toutes distances abolies.

La peau du sol se délaye en flaques brunes où stagne le reflet lourd des masses nuageuses. Le ciel semble aspiré vers le sol, drainé vers une zone indéfinie où l'eau, l'air et la terre se confondent, échangent leurs substances. Seule respiration du paysage, cette vapeur, comme une haleine, flottant faiblement à ras de terre.

Pour rentrer à la maison, Roseline pourrait traverser le terrain vague. Rien ne l'interdit. Du moins quand la terre est sèche. Il vaut mieux éviter de rentrer les pieds crottés et les habits constellés de boue. Après Maman rouspète, on croit peut-être que ça l'amuse de passer ses journées à briquer la maison et faire la lessive, ah si elle avait eu la chance d'avoir un métier, travaille bien à l'école, ma fille, si tu ne veux pas te retrouver à faire la boniche pour des enfants qui ne respectent même pas ton travail, évidemment si on avait les sous on achèterait une de ces nouvelles machines à laver qui